James-Émile-Pierre Prendergast

Soir d'automne

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Clarence Gagnon (1881-1942), *Automne, Pont-de-l'Arche* (1905),
Musée des beaux-arts de Montréal (Québec).

James-Émile-Pierre Prendergast (1858-1945), vers 1890,
Archives du Manitoba, Canada.

Soir d'automne

À ma mère

Le poète

Voilà qu'au firmament une étoile s'allume ;
Le ciel dévoile aux yeux toute sa profondeur.
Sur les coteaux lointains la forêt vierge fume ;
À leur pied se replie un lourd voile de brume,
Au-dessus tremble encore une faible rougeur.

Comme un navire en proie au feu qui le dévore
Le soleil dans la nue enfonçant par degré
Et projetant au loin ses lueurs, a sombré.
Et la nuit qui surgit du côté de l'aurore,
Ainsi que des débris sur le flot empourpré,
Efface les reflets qui surnagent encore.

J'aime ces soirs d'automne et leur pâle beauté.
Le ciel revêt alors une teinte plus grave ;
Et lorsque les rayons, comme une ardente lave,
Ont glissé des versants inondés de clarté,
La nuit calme soudain les vents et les tempêtes
Et le firmament bleu s'arrondit sur nos têtes,
Splendide, empreint de calme et de sérénité !

J'appelle alors la vieillesse sereine
Dont ces beaux soirs sont un tableau vivant,
Cet âge heureux où la tempête humaine
Ne m'emportera plus dans sa course incertaine,
Où se forme le lac des ondes du torrent.

Je sens que l'âme est plus légère
Devant cette nature où rien n'est tourmenté ;
Et les étoiles d'or gravitant dans leur sphère,
Me semblent doucement s'approcher de la terre
Et sourire à l'humanité.

En été, le couchant a trop d'ardente flamme,
Les bois trop de parfums, de murmures confus ;
Les espaces profonds ravissent trop notre âme,
Et la terre est trop belle à nos regards émus…

Pourquoi me semble-t-il que toute la nature
Cette nuit parle par ma voix ?
Qui chante ces accords sur mon luth qui murmure
Sans que ses cordes d'or frémissent sous mes doigts ?

Est-ce toi qui m'appelles ? Ma Muse, est-ce bien toi ?
J'ai cru voir l'ombre de tes ailes Palpiter près de moi…

La muse

C'est moi qui suis venue à cette heure bénie
Ou sur tous les buissons ton âme rajeunie
Comme l'oiseau se pose pour chanter ;
Car la Muse aime aussi la vie et la jeunesse,
L'enthousiasme saint, les élans et l'ivresse,
Tout ce qui ravit l'âme et l'aide à remonter.

Je relève aussitôt l'homme faible qui tombe ;
Je verse à flots pressés dans son cœur qui succombe
Comme un baume divin, la consolation.
On m'appelait la Muse avant de me connaître ;
Tu n'as qu'à m'appeler pour me voir apparaître :
Je suis la Grâce et l'Inspiration !

Tu t'enivres un jour du vin de la jeunesse ;
Demain fondra sur toi la stérile tristesse
Étouffant de son poids les élans généreux.
Ton inutile ardeur ne poursuit que des ombres,
Et tes espoirs déçus couvrent de leurs décombres
L'objet vrai de tes vœux.

* * *

À ta vie, à ton nom, ne mens plus, ô poète ;
Surtout ne mens plus à ton cœur.
Encore ce matin, brisé, le front rêveur,
Tu marchais dans les bois et ta voix inquiète
Appelait en tremblant la voix qui la répète
Et lui répond toujours avec tant de douceur.

Insensé ! cette voix c'est l'écho, c'est ton rêve
Qui s'émeut et qui pleure en ton cœur endormi
Et tu crois que le chant qu'il commence s'achève
Sur les lèvres d'un ami.

Et depuis quel long temps te penchant près de l'onde,
Et n'y voyant que toi, ne penses-tu pas voir
Dans le cristal menteur quelqu'un qui te réponde
Et s'approche du bord quand tu t'y viens asseoir.

Hélas ! ce n'est qu'une ombre, en ton ivresse amère,
Que tu vois souriant dans ce miroir profond ;
Qui tend ses bras tremblants à ton ombre éphémère,
Et dont le front brûlant s'approche de ton front.

Partout, toujours, en toute chose,
Tu penses voir un abri pour ton cœur ;
Une fraîche espérance où l'âme se repose,
Où l'homme plus heureux devient aussi meilleur.

Dans un ciel pâle et sans nuage
Où tremble encor l'adieu du jour,
Dans une pauvre fleur sauvage,
Dans un beau cantique d'amour,
Dans un mot de charité sainte
Tombant des lèvres d'Ariel,
Dans une âme pure où la plainte
Expire en regardant le ciel ;
Dans tout tu vois un reflet de lumière
Échappé des splendeurs des cieux ;
Et tu te dis combien doit être radieux
Cet immortel foyer de la beauté première
Qui projette ces flots de rayons lumineux.

* * *

Tu recherches la voix des concerts séraphiques
Dans les accents pieux qui naissent de l'autel.

Quand les crépuscules magiques,
Déployant au couchant leurs richesses féeriques,
Comme une autre face du ciel,
Font surgir à tes yeux des fontaines d'eau vive,
Des fleuves dans leur lit roulant des diamants,
Des rochers de saphirs, des îles dont la rive,
Découpe en traits de feu les flots étincelants ;
Tu sens se réveiller et s'émouvoir ton âme ;
Tu trembles et comprends que tu n'es qu'un banni,
Et tu voudrais sur des ailes de flamme
Traverser en vainqueur ces champs de l'infini.

Poète, il faut donner l'essor à la prière,
Remonter en chantant vers la source première
Où l'astre souverain rajeunit sa beauté ;
Il faut planer et boire à des flots d'harmonie,
Et courir librement sur l'aile du génie
Dans les champs de l'espace et de l'éternité.

* * *

Tu t'approches de la fontaine
Où vient boire le cœur humain.
Comme un vase portant ton âme dans ta main,
Tu penses la remplir de cette onde sereine
Et noyer une soif qui s'apaise soudain.

Mais l'âme immense et souveraine
Fut faite si grande aux Six jours,
Qu'alors même qu'on croit qu'elle est tout à fait pleine
Elle se creuse encore et demande toujours.

* * *

Elle n'a pas de fin, ta belle âme immortelle ;
L'immensité de Dieu seule peut la remplir.
Et de tout ce qui tombe en elle
Sa soif ne saurait s'assouvir.

Non, non, ne cherche pas la triste poésie,
Ni le Beau des mortels, ni l'astre, ni la fleur ;
Ni la pathère antique écumant d'ambroisie,
Versant la paix des sens et l'ivresse du cœur.

L'amour sans lendemain n'est pas de cette terre.
L'homme emporte en mourant son rêve dans la nuit ;
Il ne laisse de vrai que le cœur de sa mère,
Il n'emporte de bon que son pâle suaire,
Tout le reste est menteur, lui promet et le fuit.

Mais cherche la Beauté pure, vraie, idéale.
Nous n'en voyons ici qu'un reflet fugitif ;
Mais même en paraissant sous son jour le plus pâle,
Elle fait éclater, brûlante et triomphale,
L'hymne de liberté dans le cœur du captif.

Voilà, voilà l'amour fidèle !
Le seul être consolateur !
La source qui toujours croît et se renouvelle
Selon que croît aussi la soif de notre cœur.

Elle est profusion, grandeur, magnificence !
Le pardon qui descend remonte incessamment ;
Et grossissant ses flots dans cette source immense,
Il retombe toujours, merveilleuse abondance,
D'autant plus généreux que l'oubli fut plus grand.

Ce pardon est trop haut à la nature humaine,
L'homme peut bien donner, Dieu seul sait pardonner.
Ressentant comme toi les anneaux de sa chaîne,
L'homme dans le passé peut bien abandonner
Le souvenir du mal dont il est le complice ;
Mais c'est du Seigneur seul un attribut divin
De donner au-delà de ce que sa justice
Avait remis pour nous de bienfaits dans sa main.

* * *

Et lorsque refoulant les plaintes de ton être,
Tendant toujours les bras aux mirages trompeurs,
Comme un oiseau d'hiver qui bat à la fenêtre
Tu passes mendiant un mot de tous les cœurs ;

Lorsqu'enfin l'âme vide et le visage pâle,
Tu reviens de nouveau, bien avant dans la nuit ;
T'asseoir plus triste encor dans ton sombre réduit ;
Dis-moi, d'où vient alors le vent qui par rafale
T'apporte son essaim d'anges consolateurs,
Comme l'on voit parfois sur la brise automnale
Revenir de l'été quelques oiseaux chanteurs ?

D'où descend donc la main qui change ta tristesse
En transports de félicité ?
Qui, soulevant le poids du tourment qui l'oppresse,
Laisse ton triste cœur soupirer la gaîté ?

Qui remplit ta mansarde sombre
De chastes visions, de subtile clarté,
D'archanges purs et beaux te souriant dans l'ombre
Et sans voile à tes yeux découvrant leur beauté ?

Et lorsque nul ami ne vient ouvrir ta porte,
Quelle est la voix qui dit avec bonté :
« Enfant, la paix que je t'apporte
Vaut bien leur hospitalité ? »

Poète, il faut chanter ce Dieu que tout adore.
Le cœur humain doit comme une mandore
Suspendue aux rameaux le soir,
Tressaillir d'un écho sonore
Quand un souffle d'en haut passe et vient l'émouvoir.

Le poète

Et quoi ! faut-il chanter ? quand la clameur humaine
Monte dans un air corrompu ?
Chanter, quand la voix se déchaîne
Ainsi qu'un coursier dans la plaine,
Dont le frein s'est rompu ?
Quand elle crie anathème,
Qu'elle ment aux aïeux ;
Quand elle hait dire que j'aime,
À sa rage mêler mon thème,
Leur dire de lever les yeux ?

* * *

Ô berceau parfumé de sainte poésie !
Collines de l'Hybla, champs féconds d'Ionie !
Les luths résonnaient bien sous votre ciel d'azur,
L'air que vous respiriez était limpide et pur.
Les sons flottaient au loin sur la mer qui palpite,
Un silence profond tenait tout asservi ;
La brise s'endormait dans l'arbre qu'elle agite,
L'insecte se taisait sous l'herbe qui l'abrite,
Et le silence était ravi.

La lyre de Sapho chantant Lesbos la blonde
Caressait en pleurant la mer des Alcyons ;
Les Cyclades levaient la tête au sein de l'onde,
En entendant au loin ces modulations.
Le torrent suspendait sa course vagabonde,
Et la mer d'Icarie, et la mer de Myrthos,
Courant avec amour, des lèvres de leurs flots
S'en venaient déposer, tribut d'un autre monde,
Un baiser sur les pieds de la blanche Lesbos.

* * *

Aujourd'hui de tous lieux, de la nature immense
S'élève un cri de haine, une sombre rumeur ;
Et ceux qui croient pourtant, pâles, sans espérance,
Cachés sous le manteau de leur triste prudence
Craignent de dévoiler les pensers de leur cœur.

L'avare comprend bien que deux et deux font quatre,
L'autre dans son orgueil sait comme il faut abattre
Et broyer le cœur d'un enfant ;
Celui-là sait combien se vend la conscience,
Comme il faut s'effacer quand parle une puissance
Pour être demain triomphant ;

Mais aucun d'eux ne sait, aucun d'eux ne devine
Que dans son cœur, sous la ruine,
L'infini puisse s'agiter ;
Qu'ils n'auraient, s'ils voulaient, qu'à frapper leur poitrine
Pour en faire jaillir une source divine
Que rien ne pourrait arrêter.

Oui, je sens sur mon front une céleste empreinte ;
Je voudrais que mon cœur respirât sans contrainte
Dans l'amour et la liberté.
La mer ni le torrent, rien ne me désaltère ;
Quelque chose m'appelle au-delà de la terre,
Je crois à l'immortalité !

La muse

Ô pauvre cœur martyr, pauvre cœur de poète,
C'est le cri des hauts lieux, c'est l'appel idéal !
Tu veux donner l'essor à ton âme inquiète,
Tu veux voir l'infini comme le vit Hébal,

Y courir, y plonger, et comme une comète,
Promenant partout ton ardeur,
Marcher toujours, voler sans cesse à la conquête
Des cieux et de la profondeur.

Ta lèvre reste close à l'abreuvoir immonde ;
Tu retires ton cœur de la tourbe du monde,
Et ton regard est las de la clarté du jour,
Ton bras est fatigué de retourner la sonde,
Tu songes au rivage où la verdure abonde
Au sourire clément d'un beau soleil d'amour.

* * *

Enfant, quand la forêt aux jours pâles d'automne
Balance lentement son sommet empourpré,
Qu'elle laisse flotter son manteau qui rayonne
Au vent qui le déploie et le ploie à son gré ;

Lorsque le chêne éclate en céleste murmures
Qui vont se perdre au loin sous les dômes mouvants,
Qu'on écoute, penché, sous les brunes ramures,
Ces tristes voix d'amour qui pleurent dans les vents ;

Lorsque, comme une reine à la mort condamnée,
La nature se fait belle pour son trépas,
Et qu'on la voit encor touchante et résignée
S'efforcer de sourire aux choses d'ici-bas ;

Le vent soudain s'élève ! et partout dans la plaine
Volent par tourbillons les larges feuilles d'or :
La pourpre se déchire en lambeaux et se traîne,
Le feuillage s'envole en poussière du chêne –
Puis tout a disparu de ce brillant décor.

Les murmures confus ne se font plus entendre ;
Le silence descend triste comme l'oubli ;
Plus de rayons plongeants, plus de voix douce et tendre,
Mais à la branche noire on voit tristement pendre
Un pauvre nid brisé d'où les oiseaux ont fui.

C'est ainsi que ton âme, enfant, se faisait belle
De la couronne d'or de ses illusions.
La nature t'offrait une fête éternelle,
Et ton cœur ressemblait à la mer de Cybèle
Quand sur ses flots vermeils passent les alcyons.

Comme eux les doux pensers, la tendre rêverie
Se venaient reposer sur ta jeune âme en fleur,
Et tout écho des bois, toute voix attendrie
Ressortait plus sonore en passant par ton cœur.

Comme une fleur dont la corolle est pleine
Attendant que s'élève un souffle dans la plaine
Qui la fasse pencher pour verser son odeur ;
Ainsi tu n'attendais d'un être qui respire
Qu'un signe de la main pour accorder ta lyre
Et chanter ton bonheur.

Dans tes veines la vie, en ondes magnifiques,
Circulant librement, courait avec ardeur ;
La gloire te disait ses paroles magiques
Qui font monter au front les ivresses du cœur.

L'aurore te plongeait dans une longue extase ;
Tu trouvais trop étroit le champ de l'avenir ;
Et ton cœur était plein jusqu'au bord comme un vase
D'où coulent des parfums qu'il ne peut contenir.

Puis tu te fatiguas de ces faveurs suprêmes ;
Tes yeux baissés erraient sur le bord du chemin.
Tes rêves s'enfuyaient décolorés et blêmes,
Et tu laissas un jour choir ton luth de ta main…

Tu ne remontes plus aux hauteurs de la joie ;
Jamais l'enthousiasme, ainsi que sur sa proie,
Vainqueur, ne fond sur toi pour t'emporter au ciel.
Les flottantes ardeurs de ton cœur sans constance
Poursuivent au hasard un rêve de démence,
Et tu laisses mourir la flamme sur l'autel.

* * *

Mais sache-le, Poète, on m'appelle la Grâce ;
Je sais toucher les cœurs et ne les force pas.
À la porte parfois je frappe, et puis je passe,
Et trop souvent le vent efface
Jusqu'au vestige de mes pas.

Quelquefois, cependant, avec sollicitude
Je veille auprès du poète rêveur ;
Je le suis dans la solitude
Où je parle mieux à son cœur.

Quand je le vois fléchir sous un poids qui l'écrase,
Qu'un désir infini revient le tourmenter,
Qu'il sent courir en lui comme un feu qui l'embrase ;
Préludant de ma voix, je lui dis de chanter.

La musique toujours pacifie et console,
Elle repose l'âme et l'émeut à la fois ;
Sur son aile souvent la tristesse s'envole,
Et l'on croit au bonheur en entendant sa voix.

Mais un jour près de lui le Maître me rappelle.
M'approchant du poète et sur lui m'inclinant,
Je revêts d'un rayon de la gloire immortelle
Son front tantôt pâli qui brûle maintenant ;
Et la pauvre muse infidèle,
À la brise d'en haut déployant sa grande aile,
Laisse son poète en pleurant.

* * *

Tu ne veux pas chanter l'éternelle nature
Parce qu'une clameur couvre sa faible voix ?
Tu ne veux pas mêler ton triste et doux murmure
Au refrain des lacs bleus, à l'écho des grands bois ?

Tu ne veux admirer qu'une image cachée
Au dernier repli de ton cœur,
Presser sur ta poitrine une feuille arrachée
Qu'à ta porte une nuit conduisit le malheur ?

Et parce que ton cœur a soif de sacrifice,
Tu veux toujours puiser dans cet amer calice
Des espoirs immolés ?
Boire en secret les larmes solitaires,
Et remuer les dépouilles trop chères
Des rêves envolés ?

Dédaignant l'univers, auguste sanctuaire
Où Dieu t'avait mis pour prier ;
Riant de l'autel où, victime volontaire,
Tu devrais te sacrifier ;
Raillant les murs croulants du temple séculaire
Dont tu devrais être un pilier,
Tu ris de la ruine et ton âme sommeille ;
Et sans voir la plaine vermeille
Où le Seigneur va se lever,
À tout propos d'espoir tu détournes l'oreille :
Tu veux dormir, tu veux rêver.

* * *

J'ai dit quel est mon nom: je m'appelle la Grâce,
Je console un moment, puis je remonte à Dieu.

Et cependant, la tempête s'amasse
Là-bas à l'horizon en feu !
Et cependant il faut que l'épreuve se fasse,
Il faut que la douleur et te noue et t'enlace,
Il faudra tôt ou tard que ton aigle t'embrasse,
Et je serai loin dans un autre lieu.

Si tu t'éveilles à cette heure
De ton rêve de volupté,
Où ton ange qui souffre et pleure
Dans son ciel sera remonté,
Dis-moi, qui soutiendra ton âme ?
Qui saura t'abreuver d'espoir ?
Qui versera l'huile à la flamme,
Qui lavera les taches du miroir ?

Qui te rendra ta lyre d'harmonie
Qui se sera brisée en chantant les faux dieux ?
Qui baisera ton front aux heures d'insomnie,
Et quelle autre pourra donner à ton génie
Et l'éclat de la foudre et la splendeur des cieux ?

* * *

Réveille-toi, Lyre ! le clairon sonne !
Les archanges chantent en chœur !
Des quatre coins la voix court et résonne,
Et la terre créée entonne
Le grand hymne du Créateur

Le Seigneur est jaloux du dieu des corybantes,
Jaloux des faux autels et jaloux du néant.
Il veut, ô cœur muet, qu'à sa gloire tu chantes,
Que toute corde vibre au divin instrument.

Il est jaloux de l'or, jaloux des dieux d'argile
Qui dérobent sa gloire et l'adoration ;
Il appelle la mer et le roseau fragile,
La colline et la nue, et l'ombre et le rayon,
Tout ce qui souffre ou luit, bondit, voltige, oscille,
Au chant de la création !

La voix du monde est horrible et blasphème ?
Poète, alors, plus haut ! fais résonner plus fort
Ta lyre qui s'endort !
Couvre de tes accents le cri de l'anathème,
Étouffe leurs clameurs dans un sublime accord,
Et que l'hymne de vie alterne au chant de mort !

Si leur voix te jette l'injure,
Si leur rage te mord au flanc,
Chante ! laisse couler cette sainte blessure
Afin qu'ils lavent leur souillure
Dans les flots chastes de ton sang.

Ô sois tout charité, tout parfum, tout prière !
Laisse blêmir encor leur cynisme hardi ;
Sois beau comme un rosier sous sa fleur printanière,
Comme une vigne d'Engaddi.

* * *

Qu'importe si le vent souffle quand ta main sème,
Et disperse le grain dans l'air ?
Qu'importe si l'angoisse a fait sur ton front blême
Peser sa lourde main de fer ?

Qu'importe si parfois tu pleures sur la vie,
Si ton cœur manque d'air dans sa froide prison ?
Si ton nom est en butte à la haine et l'envie,
Si l'arbre a passé floraison ?

Les larmes sont la divine rosée
Qui rend jeune et fécond l'immobile désert.
Le parfum se répand d'une plante brisée.
Sous le flot en fureur la perle est déposée:
Pour venir au repos il faut avoir souffert.

Il faut avoir tendu, pâle, ses mains tremblantes
En appelant tout bas le rêve tant aimé,
Il faut avoir baigné dans des larmes brûlantes
Son cœur qui rajeunit plus tendre et parfumé ;

Il faut avoir subi des angoisses sans nombre,
S'être senti broyer sous la main du malheur ;
Comme il faut au couchant la nue épaisse et sombre
Que le soleil colore et revêt de splendeur.

Tiens-toi toujours tourné du côté de l'aurore:
C'est de là que nous vient l'espérance, et l'amour.

Vois-tu comme déjà l'horizon se colore ?
Il n'est si longue nuit que ne suive le jour.

Il n'est si dure peine ici-bas qu'on ne puisse
S'en dépouiller un jour ainsi que d'un manteau.
Pour l'homme la douleur est un sillon propice ;
La mort continuera l'œuvre germinatrice,
Et tu verras plus tard fleurir le sacrifice
De l'autre côté du tombeau.

Et riche de tes pleurs, plus fort de ta souffrance,
Pour le dernier sommeil tu pourras t'endormir ;
Tu fermeras les yeux pour mieux voir l'espérance,
Et cesser de mourir.

* * *

Toute chose à son terme ;
Tout meurt, mais non pas sans retour.
Et la fleur qui tombe, renferme
La graine qui se brise et germe
Pour refleurir un jour.

Tout se courbe et se penche,
Mais pour se relever.
Un souffle redresse la branche ;
Un jour ton âme libre et blanche
Elle aussi pourra s'envoler.

Québec, 10 février 1881.

Soir d'automne,
poème de James-Émile-Pierre Prendergast (1858-1945),
est paru à Québec, chez P.-G. Delisle, en 1881.

ISBN : 978-2-89816-336-4

© Vertiges éditeur, 2021

– 1337 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org